Document généré le 15 mai 2024 09:12

Anthropologie et Sociétés

# Migrations, guerres et identité : faits ethno-historiques zoró

Gilio Brunelli

Volume 11, numéro 3, 1987

Une discipline, des histoires

URI : https://id.erudit.org/iderudit/006443ar
DOI : https://doi.org/10.7202/006443ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Brunelli, G. (1987). Migrations, guerres et identité : faits ethno-historiques zoró. *Anthropologie et Sociétés*, *11*(3), 149–172. https://doi.org/10.7202/006443ar

Résumé de l'article

Migrations, guerres et identité: faits ethno-historiqueszorô

Au cœur de la forêt amazonienne, l'identité ethnique n'est pas une donnée invariable et la notion même de tribu éclate face aux mouvements très dynamiques de concentration et de dispersion des populations. Des chercheurs ont récemment entrepris d'élaborer les instruments conceptuels capables d'en rendre compte. Cet article retrace l'ethno-histoire des Zorô dans cette perspective. L'auteur montre que le peuple connu aujourd'hui sous le nom de Zorô était jadis un ensemble de groupes locaux aux contours indéfinis, souvent en guerre entre eux et engagés dans des migrations importantes. L'arrivée des Blancs a signifié la fin des guerres et des migrations et désactivé les mécanismes de concentration et de dispersion. L'identité zorô a ainsi été figée.

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# MIGRATIONS, GUERRES ET IDENTITÉ: FAITS ETHNO-HISTORIQUES ZORÓ

**Gilio Brunelli**

Un des défis auxquels fait face tout chercheur qui travaille auprès de peuples amérindiens de l'Amazonie consiste non seulement à reconstituer l'histoire du peuple qu'il a choisi d'étudier, mais aussi à montrer les relations entre les différents groupes qui composent ce peuple. La tâche sans doute est difficile car les éléments dont on dispose pour s'en acquitter honorablement se réduisent souvent à très peu de chose. Elle permet néanmoins de saisir la force et la vitalité des mouvements historiques qui façonnent les peuples amérindiens.

L'absence de documents écrits et la difficulté des fouilles archéologiques ne font que rendre plus passionnant ce défi, qui doit alors être relevé à l'aide de méthodes qui s'apparentent à celles de Sherlock Holmes.

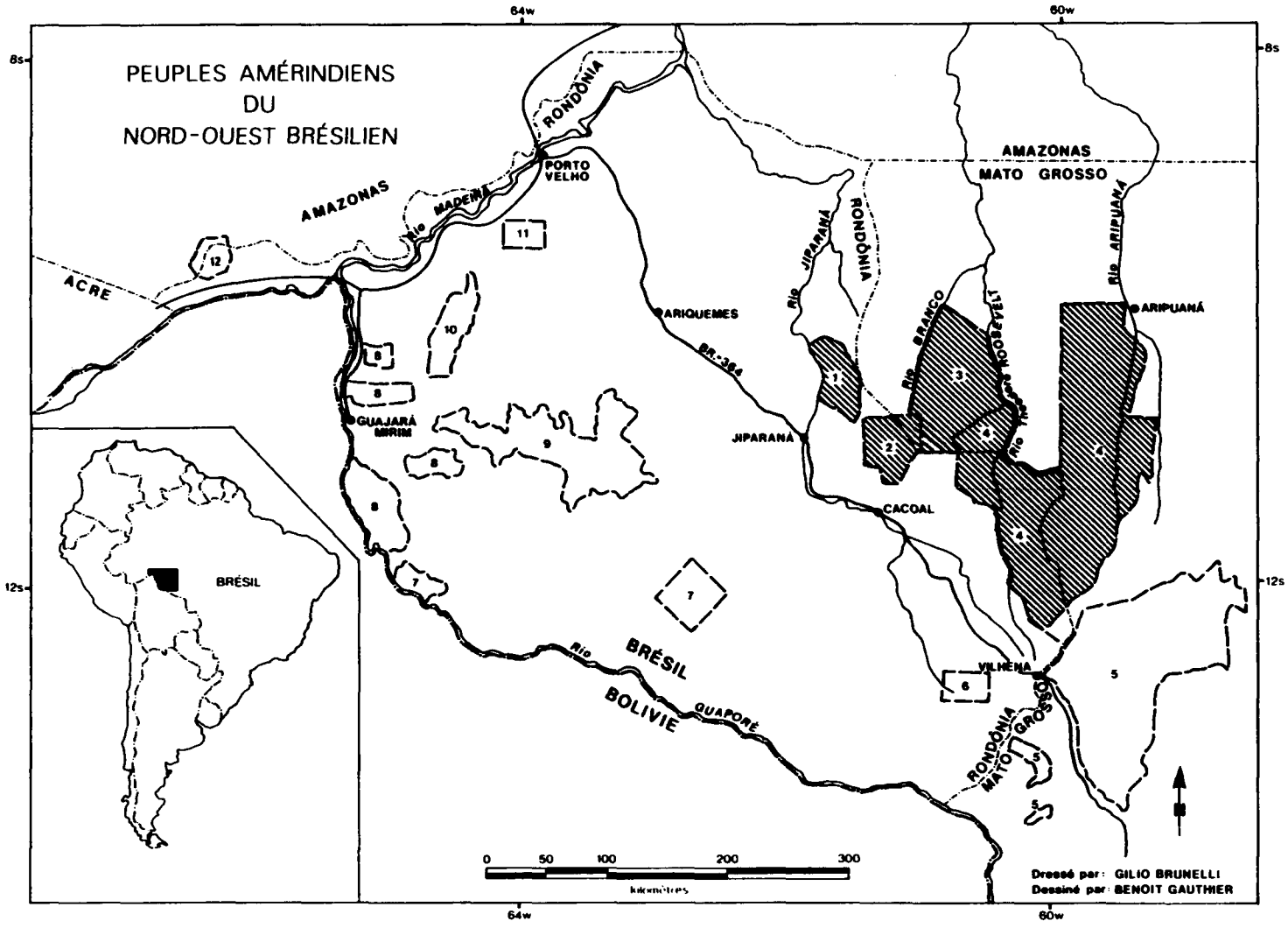
L'ethnologue doit se baser sur des indices minces et se fier à des récits qui, tout en se contredisant, affirment tous que l'origine du monde, des êtres humains, du peuple en question et, le cas échéant, de chacun de ses groupes locaux, ne remonte qu'à l'époque où – à quelques générations près – les arrière-grands-parents des arrière-grands-parents de la présente génération ont été « inventés », d'une façon ou d'une autre, par un dieu solitaire pour tromper son ennui.

Les hypothèses que l'on parvient ainsi à formuler ne tiennent souvent que quelques mois, le temps de recueillir de nouveaux indices et des témoignages plus précis.

Souvent le découragement s'ensuit et l'ethnologue, assis devant son ordinateur, détruit d'une seule touche le fruit de longues nuits de travail.

Nous croyons que tout chercheur qui se livre à des recherches dans ce domaine ne devrait pas se laisser décourager. Il devrait, par contre, essayer de rendre compte, autant que possible, d'où est venu le peuple étudié et de quelle façon il s'est constitué, tout en sachant que le processus même de l'investigation scientifique et l'avancement du savoir se réalisent exactement par la négation d'hypothèses précédemment retenues et de théories solidement établies.

*Anthropologie et Sociétés*, 1987, Vol. 11, no 3 : 149-172


PEUPLES AMÉRINDIENS
DU
NORD-OUEST BRÉSILIEN
64w
60w
8s
12s
RONDÔNIA
PORTO VELHO
AMAZONAS
Rio MADEIRA
ACRE
AMAZONAS
MATO GROSSO
Rio JIPARANÁ
RONDÔNIA
Rio ARIPUANÃ
Rio BRANCO
Rio ROOSEVELT
ARIPUANÃ
ARIQUEMES
BR-364
JIPARANÁ
CACOAL
GUAJARÁ MIRIM
VILHENA
BRÉSIL
BOLIVIE
Rio GUAPORÉ
RONDÔNIA
MATO GROSSO
BRÉSIL
0 50 100 200 300
kilomètres
Dressé par: GILIO BRUNELLI
Dessiné par: BENOIT GAUTHIER

Nous avons eu l'occasion de travailler avec un peuple amazonien et les préoccupations théoriques et méthodologiques que nous venons d'exposer nous ont toujours guidé dans notre travail d'anthropologue[1]. Nous présentons ici quelques-uns des résultats de cette enquête, qui n'est pas achevée, en attendant que des chercheurs chevronnés montrent leur insuffisance et aillent ainsi plus loin dans la connaissance de ce fascinant ensemble de peuples amérindiens que sont les Tupi-Mondé, et les Zoró plus particulièrement.

Le texte qui suit est composé de deux parties: des informations ethnographiques sur les Zoró et une analyse ethno-historique qui, tout en suggérant une hypothèse sur l'origine du peuple zoró, se soucie de montrer les relations entre les différents groupes locaux. Nous considérons que c'est dans l'étude des relations entre les groupes locaux que l'on pourra trouver des réponses plus cohérentes et plus satisfaisantes au problème de l'origine des différents peuples tupi-mondé, dont les Zoró.

Nous avons préféré ne pas séparer les deux parties, pour les organiser plutôt de telle sorte que tout en découvrant les Zoró (la littérature et le nom), nous soyons amenés à nous demander d'où ils sont venus et qui ils sont (migrations et origine, occupation du territoire, groupes locaux et identité), pour voir, finalement, comment ils s'organisent au niveau social, politique et économique (les relations sociales de parenté, le pouvoir politique, la subsistance). Quelques informations succintes permettent, finalement, de connaître leur situation actuelle.

La méthode de l'informateur-clé a été retenue pour l'enquête sur les thèmes dont il est ici question et les conversations avec nos informateurs se sont déroulées dans leur propre langue[2].

---

[1] Notre travail de terrain s'inscrit dans un projet de recherche en ethno-médecine chez quelques peuples amérindiens d'Amazonie. Le projet mis sur pied au département d'anthropologie de l'Université de Montréal se poursuit depuis quelques années déjà sous la coordination du professeur Lionel Vallée. Pour la population dont il est question dans ce texte, la recherche s'est déroulée en étroite collaboration avec Mme Sophie Cloutier et nous a tenu sur le terrain de juin à octobre 1984 et de juin à décembre 1985. Elle a été possible grâce aux fonds du programme FCAR du ministère de l'Éducation du Québec (MEQ) et à une contribution de l'ACELAC. Nous tenons à remercier ces organismes comme aussi tous ceux et celles qui ont contribué à la bonne fin de notre travail.

[2] Les lecteurs intéressés peuvent se référer à notre mémoire de maîtrise : *Des esprits aux microbes, santé et société en transformation chez les Zoró de l'Amazonie brésilienne*, disponible à la bibliothèque des sciences humaines et sociales de l'Université de Montréal.

: peuples tupi-mondé

1. Gaviões et Araras; 2. Suruís; 3. Zorós; 4. Cintas Largas; 5. Nambikwaras; 6. Tubarões, Massacás, Aikanas, Mondés, Latundés; 7. Makuraps, Tuparís, Aruas, Canoés, Arikapus, Jabotís, Kolumbiaras, Ajurus, Massacás, Uarís, Mequens; 8. Pakaas Novas; 9. Uru-eu Wau-wau; 10. Karipuna; 11. Karitiana; 12. Kaxarari.

## La littérature

Les Zoró sont un peuple amérindien de l'Amazonie brésilienne dont on ne trouve nulle trace dans la littérature ethnologique jusqu'au début des années 1980. Leur existence même n'était connue, à l'intérieur de l'univers occidental, que par quelques aventuriers qui, depuis la fin du XIXe siècle, s'étaient avancés dans les régions de la rivière Roosevelt à la recherche de caoutchouc d'abord et de cassitérite ensuite. On ne connaissait ni leur nom ni leur langue et les premiers contacts établis avec eux se sont faits sous le signe de la violence.

En 1968, au cours des opérations préparatoires de l'expédition qui devait établir le contact avec les Suruí (Paiter), Francisco Meirelles, explorateur de la FUNAI[3], survola la région entière et découvrit officiellement les Zoró[4]. Une expédition entreprise en 1971 (*Revista de Atualidade Indígena* 1978: 4), ou en 1972 (Praxedes 1977: 75) par Apoena Meirelles et José do Carmo Santana descendit la rivière Branco à la recherche des Zoró sans les trouver. Si un rapport de cette expédition a été écrit, il demeure bien gardé dans les archives de la FUNAI.

D'après nos recherches bibliographiques et d'archives, les plus anciens documents accessibles au public – on ne remonte qu'à 1975 – qui parlent de ce peuple sont des textes du CIMI[5]. Ces documents mentionnent clairement, pour la première fois, l'existence et la localisation de quelques *malocas*[6] zoró (*Boletim do Cimi* 1975 et 1976). Par ailleurs, on trouve des références à un groupe que l'on peut maintenant identifier avec certitude comme étant les Zoró dans un document de 1975 (Chiappino 1975: 8 et 18) et aussi dans un article d'Arnaud et Cortez (1976: 14), qui, à l'époque, les considérèrent comme des Gavião.

Un autre document, publié la première fois en 1914 (Roosevelt 1919), signale des Amérindiens qui habitaient le long de la rivière Roosevelt[7], mais nous considérons que ces informations ne sont pas assez précises pour que l'on puisse les identifier comme étant vraiment des Zoró.

Nimuendajú (1948) et Lévi-Strauss (1955), parlant des Amérindiens qui vivaient dans la région où se trouvent actuellement les Tupi-Mondé, présentent des groupes qui, par leur dénomination et par la description sommaire qu'ils en donnent, nous font penser

---

3 FUNAI signifie, littéralement, Fondation Nationale de l'Indien. Il s'agit de l'agence gouvernementale qui s'occupe des Amérindiens. À quelques différences près, c'est l'équivalent brésilien du ministère canadien des Affaires indiennes. Elle a été créée en 1967 sur les ruines de l'ancien SPI (*Serviço de Proteção ao Índio*), mais elle n'a cependant pas réussi à se libérer de l'incompétence et de la corruption qui avaient caractérisé les dernières années de vie du SPI.

4 La source de ces informations est un rapport qui vraisemblablement aurait été écrit par Francisco Meirelles lui-même pour la direction de la FUNAI. Toutefois nous n'avons pas eu accès à ce document.

5 CIMI signifie, littéralement, Conseil Indigéniste Missionnaire. Il s'agit d'une organisation non gouvernementale issue des églises chrétiennes du Brésil qui se propose de donner une nouvelle direction à la pastorale indigéniste, essayant d'être utile aux Amérindiens plutôt que de vouloir les convertir. Depuis sa création en 1972, le CIMI a été un des organismes les plus courageux dans la défense des droits des Amérindiens.

6 Maisons collectives typiques des Amérindiens de cette région.

7 Theodore Roosevelt, ex-président des États-Unis, entreprit en 1913 un long voyage en Amérique latine. Une étape importante de ce voyage fut l'exploration – en tant que co-responsable de l'*Expedição scientífica Roosevelt-Rondon* – d'une rivière dans la forêt de l'Amazonie brésilienne, inconnue jusqu'alors. Cette rivière porte depuis le nom de l'illustre explorateur nord-américain.

aux Zoró, mais, une fois encore, nous ne croyons pas être en mesure de les identifier comme étant des Zoró.

À la fin de 1976[8], la FUNAI commença à parler d'organiser une expédition pour établir le contact avec les Amérindiens de la rivière Roosevelt et, à partir de ce moment, les documents, au début surtout des articles de journaux, se multiplièrent[9].

Il s'agit là, d'après nous, de la seule « littérature » publiée sur les Zoró avant que les agents de la FUNAI n'établissent le contact avec cette population en octobre 1977.

## Origine du nom

Comme il arrive à beaucoup de peuples de l'Amazonie, le nom par lequel ces Amérindiens sont maintenant connus, Zoró ou, dans son acception plus populaire, Zorois, n'est pas une auto-dénomination mais un surnom – d'origine suruí – qui leur a été donné par les Blancs et qui a fini par s'imposer.

Le mot *zoró* est la forme finale du mot *monshoro* (Praxedes 1977; *Revista de Atualidade Indígena* 1978), par lequel les Suruí[10] désignaient leurs ennemis du Nord, les Zoró[11]. Nous ne connaissons pas la signification du mot *monshoro* et les Suruí ont préféré ne pas la révéler[12]. L'affirmation du journaliste de la *Folha de São Paulo* (23. 04.1978), pour qui *monchorro* – c'est sa transcription – signifierait tout simplement *cabeça seca*, n'offre pas grande crédibilité.

Avant que le nom Zoró ne s'impose, les Occidentaux de la région les appelaient Cabeça Seca. Nous avons toutes les raisons de croire que les mots *cabeça seca* et *zoró* désignent les mêmes gens car dans le *Boletim do CIMI* de 1976[13] ils sont appelés Munxor-Cabeca Seca.

Cependant, ceux que les Occidentaux continuent d'appeler Zoró se nomment eux-mêmes Pangeÿen, ce qui signifie, dans leur langue, « nous sommes ceux qui parlent ».

Il semble – ce n'est qu'une hypothèse – que l'auto-dénomination *pangeÿen* ne doive pas être considérée comme un héritage de la tradition, mais comme une identification temporelle, le produit des mécanismes d'inclusion et d'exclusion qui, depuis très longtemps, conduisaient un certain nombre de peuples habitant cette région de l'Amazonie au début de ce siècle, époque où celle-ci fut incorporée à la société nationale brésilienne.

---

8 *O Estado de São Paulo*, le 9.12.1976.

9 *O Estado de São Paulo* (09.12.1976), *A Folha de São Paulo* (21.01.1977), *O Estado de São Paulo* (21.01.1977), *O Jornal do Brasil* (23.01.1977), *A Folha de São Paulo* (27.01.1977), *A Folha de São Paulo* (02.08.1977), *A Folha de São Paulo* (30.08.1977), *Isto é* (31.08.1977), *O Estado de São Paulo* (13.10.1977), *O Jornal da Tarde* (13.10.1977), *O Estado de São Paulo* (08.11.1977), *O Estado de São Paulo* (30.12.1977). D'autres articles ont également paru dans des journaux régionaux.

10 Peuple tupi-mondé qui habite au sud-ouest de l'actuel territoire zoró; voir croquis 3.

11 Voici la liste complète des noms qui leur ont été attribués : Cabeça Seca, dans le *Boletim do CIMI* (1975); Mojur par Chiappino (1975); Munxor, Munxor-Cabeça Seca dans le *Boletim do CIMI* (1976); Cabeça Seca, Monshoro, Shoro, Zoró par Praxedes (1977); Zoró, Cabeça Seca, Monshorro par le journaliste de la *Folha de São Paulo* (23.04.1978) et, finalement, Monshoro, Zoró dans la *Revista de Atualidade Indígena* (1978).

12 Cf. Praxedes (1977) : 75; *Revista de Atualidade Indígena* (1978) : 8.

13 Cf. aussi Mindlin (1984).

L'auto-dénomination Pangeỹen, quand elle réussit à s'affirmer, exprimait une identité seulement *ad extra*, face à ceux qui n'étaient pas Pangeỹen, ni Tupi-Mondé en général, car *ad intra*, parmi les Pangeỹen et les Tupi-Mondé, des identités locales et des solidarités particulières, beaucoup plus fortes et motivantes, n'ont jamais cessé de définir les différents groupes qui composaient le peuple zoró[14].

À la suite de l'établissement du contact permanent, l'auto-dénomination Pangeỹen a été de plus en plus délaissée pour utiliser le surnom, Zoró, qui leur avait été attribué par les Brésiliens.

Lors de notre séjour chez eux ils s'identifiaient donc par le nom Zoró et seule une enquête ethno-historique nous a permis de découvrir que le nom collectif à l'époque de l'établissement du contact permanent était Pangeỹen. Suivant la coutume solidement établie chez les chercheurs qui travaillent avec des Amérindiens au Brésil et en accord avec les documents actuels sur les peuples de cette famille linguistique[15], nous nous référons à eux en les appelant Zoró.

## Migrations et origines

Les ancêtres des Zoró, des Gavião, des Cinta Larga et des Aruá formaient jadis une seule ethnie, maintenant considérée comme une sous-famille linguistique de la famille Tupi-Mondé[16]. Ils habitaient alors plus au nord, en aval de la rivière Roosevelt, d'après les Zoró tout au moins. Certains Zoró disent même que, jadis, les ancêtres avaient érigé leurs *malocas* là où la rivière Roosevelt se jette dans la rivière Ji-Paraná (cf. croquis 1)[17]. Ils ont d'abord commencé à remonter la rivière Roosevelt – la rivière Aripuanã dirions-nous – en se frayant un chemin pár la force, surtout à l'encontre des Arara – groupe de cultivateurs jadis très nombreux qui occupait le piémont du bouclier brésilien à l'est de la rivière Madeira – et se sont approchés graduellement du territoire qu'ils ont commencé à habiter au tournant du XXe siècle (cf. croquis 2).

On pourrait nous faire observer que ces migrations vont à l'encontre de l'hypothèse habituellement reçue selon laquelle les différentes familles tupi se seraient dispersées dans toutes les directions à partir d'un foyer situé précisément dans la région vers laquelle ces Tupi-Mondé étaient en train de revenir, c'est-à-dire la région des sources de la rivière Guaporé et Paraguay (cf. Rodrigues 1964). Cette objection est de taille et nous la prenons en considération, mais les témoignages très précis des Zoró eux-mêmes suggèrent une

---

14 Descola (1981) analyse une situation qui nous apparaît très semblable chez les Achuar.

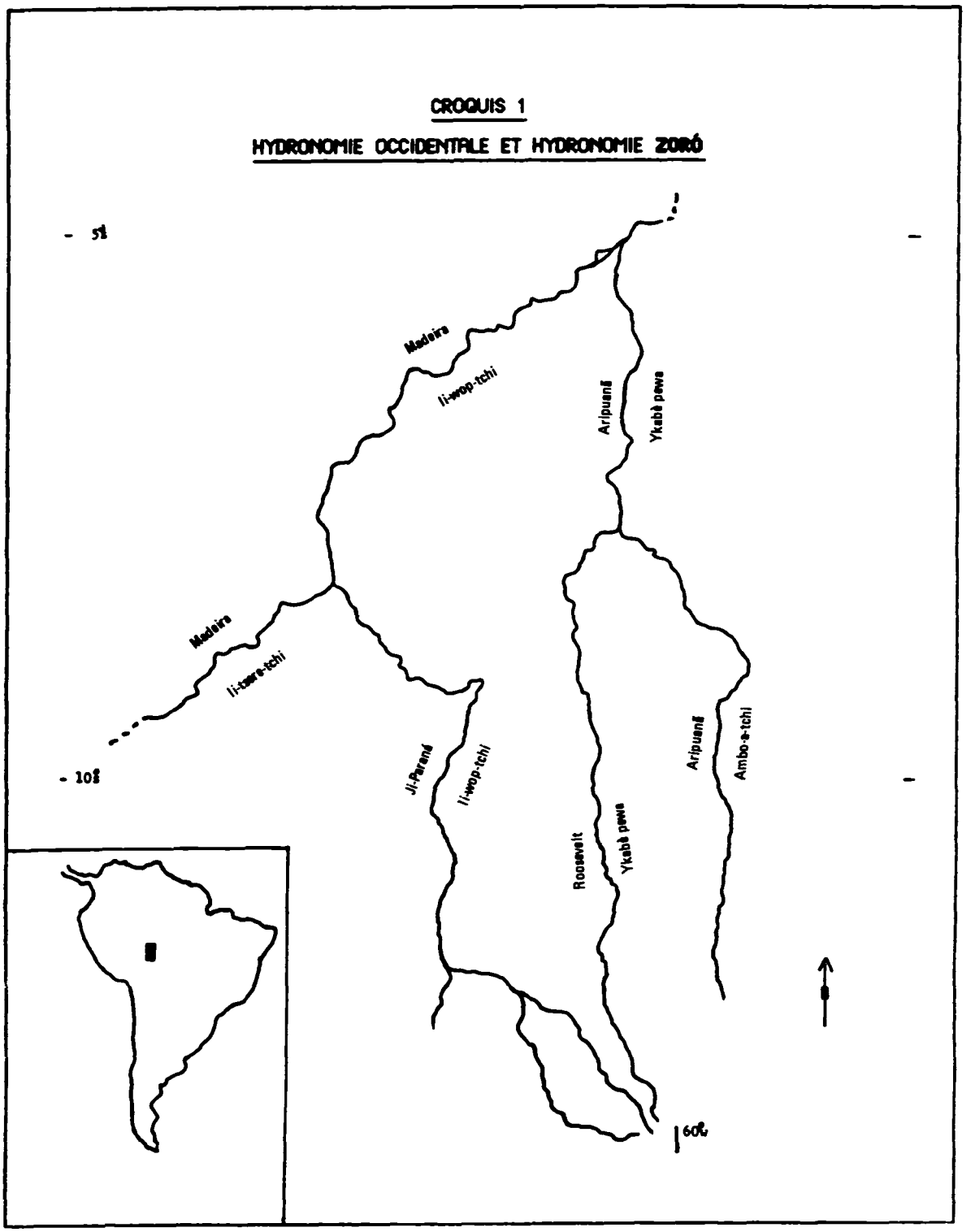
15 Cf. Coimbra (1980); Moore (1981 et 1984); Lovold et Forseth (1982); Gambini (1983, 1984 et 1985); Mindlin (1984); Brunelli (1985a); Lovold (1986) et d'autres documents de moindre importance.

16 Cette famille comprend aussi la sous-famille suruí et la sous-famille mondé (Moore 1984). Pour des raisons inconnues la sous-famille linguistique dont font partie les Zoró n'a pas de nom propre.

17 Il faut mentionner que la rivière Ji-Paraná est un affluent de la rivière Madeira selon la terminologie occidentale. Tel n'est pas le cas selon les Zoró : d'après eux la Ii-tsere-tchi (la rivière Madeira) est un affluent de la Ii-wop-tchi (la rivière Ji-Paraná) et c'est donc dans ce sens que la rivière Roosevelt se jette dans la rivière Ji-Paraná et non dans la rivière Madeira. La même chose vaut pour les rivières Ykabè Pewa (Roosevelt) et Ambo-a-tchi (Aripuanã) : d'après les Blancs c'est la rivière Roosevelt qui débouche dans la rivière Aripuanã, alors que c'est exactement le contraire pour les Zoró. On comprend alors pourquoi les Zoró disent que leurs ancêtres ont remonté la rivière Roosevelt depuis son embouchure sur la rivière Ji-Paraná. Les Blancs définiraient le même trajet en disant que ces Amérindiens ont remonté la rivière Roosevelt depuis son embouchure, où ils étaient arrivés en remontant la rivière Aripuanã depuis la rivière Madeira.

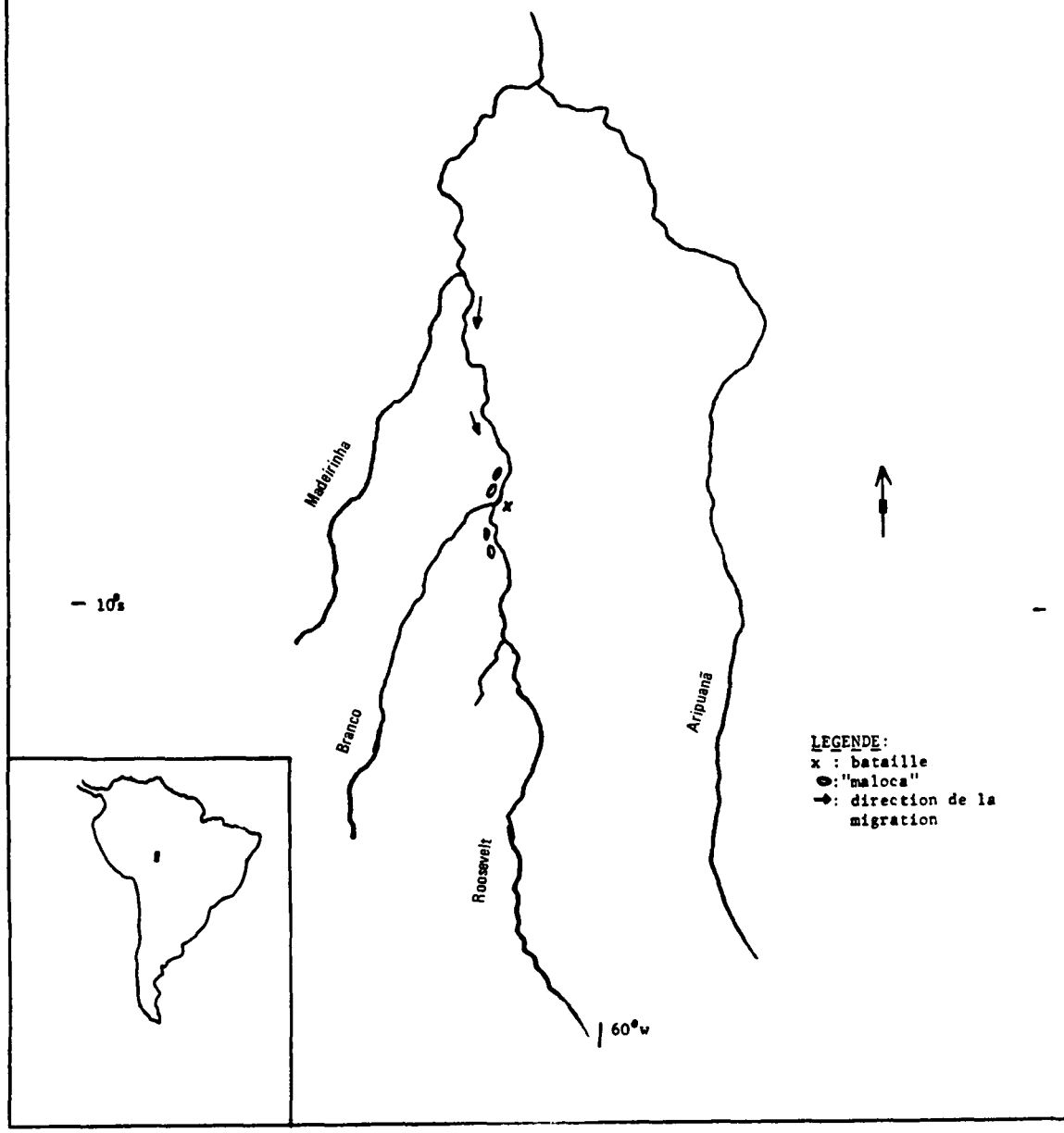
## CROQUIS 1

## HYDRONOMIE OCCIDENTALE ET HYDRONOMIE ZORÓ



## CROQUIS 2

## EMPLACEMENT DE QUELQUES *MALOCAS* ZORÓ



hypothèse différente. Par ailleurs, si on recompose le casse-tête avec tous les éléments dont on dispose maintenant on pourra facilement aboutir au scénario suivant : les migrations pré-colombiennes qui ont amené les différentes familles tupi à s'éparpiller à travers pratiquement tout le continent sud-américain à l'est des Andes auraient amené des groupes – que nous appelons ici proto-tupi-mondé – à s'installer le long de la rivière Roosevelt et de la rivière Aripuanã jusqu'à l'embouchure de cette dernière. Ils ne purent poursuivre leur chemin plus loin car la très puissante société mura leur barrait la route (cf. Nimuendajú 1925). Les groupes installés à proximité de la rivière Madeira ont dû commencer à subir des pressions de la part des *conquistadores* européens qui arrivèrent dans cette région vers la fin du XVIIe siècle et s'y établirent pendant la première moitié du XVIIIe siècle (cf. Davidson 1970; Hemming 1978), c'est-à-dire il y a environ 200 à 300 ans. Cette date nous ramène à l'époque où, selon Moore, le processus de diversification des langues tupi-mondé aurait commencé (voir plus bas). C'est donc à ce moment que des groupes proto-tupi-mondé auraient commencé à remonter les rivières Aripuanã et Roosevelt, récupérant possiblement d'autres groupes proto-tupi-mondé qui habitaient dans la région de ces deux rivières. Cette hypothèse reste à vérifier.

C'est probablement au cours de ces migrations – et nous tenons à répéter que ce n'est là qu'une hypothèse de travail – que des divisions se seraient créées à l'intérieur de cette ethnie et que des chemins différents auraient été empruntés, aboutissant à la formation des différents peuples de cette sous-famille linguistique tupi-mondé.

D'après Albert Dennis Moore (1984) la différenciation des peuples gavião, zoró, cinta larga et aruá serait récente, ses recherches ethno-linguistiques lui permettent de situer les débuts du processus de diversification de leurs langues respectives à il y a environ 200 ou 300 ans[18].

## ⊡ Occupation du territoire

Comme les études récentes tendent à le montrer à propos de beaucoup de peuples amérindiens de l'Amazonie[19] et comme c'est le cas pour les Cinta Larga[20], le peuple zoró est formé par plusieurs groupes locaux. Ceux-ci forment des unités économiques et politiques autonomes. Nous y reviendrons dans la section suivante, mais il nous faut déjà cette notion pour bien saisir la dynamique de l'occupation du territoire.

D'après leur tradition, au cours des premières décennies de notre siècle, les Zoró, dans leur mouvement vers le sud, arrivèrent dans la région où la rivière Branco se jette dans la rivière Roosevelt. Cette région était alors habitée par des groupes que l'on a plus tard identifiés sous l'appellation de Cinta Larga. Ceux-ci, il va de soi, s'opposèrent à cette avance. Il y eut plusieurs escarmouches des deux côtés de la rivière Roosevelt, mais, graduellement, les Zoró arrivèrent à s'imposer et à repousser les Cinta Larga.

Un guerrier très âgé se rappelle encore d'une bataille à laquelle il participa. Au village zoró, d'autres personnes s'en souviennent parce que leurs pères y participèrent. Cette

---

18 Les Suruí, par contre, se seraient séparés de la souche commune beaucoup plus tôt, il y a environ 1500 ans, mais aucune date ne peut être suggérée pour la sous-famille mondé.

19 Cf. Kaplan (1975), Verswijver (1978), Descola (1981) et Lizot (1984).

20 Peuple tupi-mondé habitant à l'est de l'actuel territoire zoró. Quoique plusieurs chercheurs aient travaillé et travaillent auprès des Cinta Larga, nous ne connaissons aucun ouvrage publié sur eux. Nos informations proviennent de notre propre recherche et des contacts avec quelques-uns de ces chercheurs.

bataille (voir le croquis 3) opposa un groupe zoró, les Njoiki wey, au dernier groupe cinta larga qui se trouvait encore sur le territoire compris entre les rivières Roosevelt et Branco, les Ngotchurey. On disait d'eux qu'ils étaient des *ngere bãli* – êtres malfaisants – très dangereux. La bataille se termina par une brillante victoire des Njoiki wey, qui, semble-t-il, étaient à ce moment-là alliés aux zoró Pewey et, faute d'une meilleure identification, aux zoró Kirey. On raconte que les Ngotchurey furent défaits, tués et mangés par les Zoró; quelques survivants réussirent à grand-peine à traverser la rivière Roosevelt et allèrent chercher refuge auprès d'autres groupes cinta larga qui habitaient plus à l'est et plus au sud. C'est ainsi que, il y a un peu plus de cinquante ans, les groupes zoró devinrent les maîtres d'une large portion de la rivière Roosevelt dont la limite méridionale arrivait jusqu'au territoire des groupes suruí les plus septentrionaux (cf. croquis 3).

Leur déplacement vers le sud s'est arrêté là car ils se sont heurtés, sans réussir à les vaincre, à des groupes cinta larga et suruí, beaucoup plus nombreux. Ils se sont alors déplacés vers l'ouest, en particulier les groupes installés à l'est de la rivière Roosevelt, sans cesse soumis à la pression des Cinta Larga. Ils descendirent ainsi la rivière Roosevelt jusqu'à rencontrer la rivière Branco; puis ils remontèrent cette dernière et s'établirent sur ses deux rives. Ceux qui s'établirent sur la rive occidentale poussèrent leurs établissements de plus en plus vers l'ouest jusqu'à rejoindre le territoire des Gavião. Les ruisseaux qui forment la rivière Madeirinha semblent représenter la limite la plus occidentale atteinte par les groupes zoró, il y a environ 30 à 40 ans (cf. croquis 4). Ainsi, dans les années 1950, les Zoró habitaient un territoire continu qui allait de la rive orientale de la rivière Roosevelt aux ruisseaux qui forment la rivière Madeirinha et avaient comme voisins les Cinta Larga à l'est et au sud-est, les Suruí au sud, les Gavião au sud-ouest et à l'ouest et les Arara au nord-ouest. Les Mbabe-kap wey se trouvaient aussi au nord-ouest, mais ils furent exterminés peu après l'arrivée des Blancs[21].

Dans les années 1960 et 1970, l'exploitation des richesses naturelles et, surtout, le déclenchement officiel de la colonisation systématique de cette région du Brésil obligèrent les Zoró à céder, non sans lutter, de larges portions de leur territoire et à se retirer dans le triangle formé par les rivières Roosevelt et Branco (cf. croquis 5). À une époque, les Zoró – chaque groupe pour son propre compte ou avec les alliés qu'il réussissait à mobiliser – ont engagé la lutte sur trois fronts en même temps : à l'est contre les gens de la *fazenda* Moiraquitã, à l'ouest contre les gens de la *fazenda* Castanhal et au sud-ouest contre les Suruí, eux aussi refoulés vers le nord de leur territoire par des colons brésiliens qui avançaient sur leurs terres. Nombre de guerriers, mais aussi des femmes, se souviennent des batailles, des embuscades, des combats corps à corps engagés contre l'ennemi. Ils se souviennent aussi des représailles qui s'ensuivirent et en particulier de l'anéantissement de plusieurs *malocas*. Dans certains cas, ce sont des groupes locaux entiers qui disparurent.

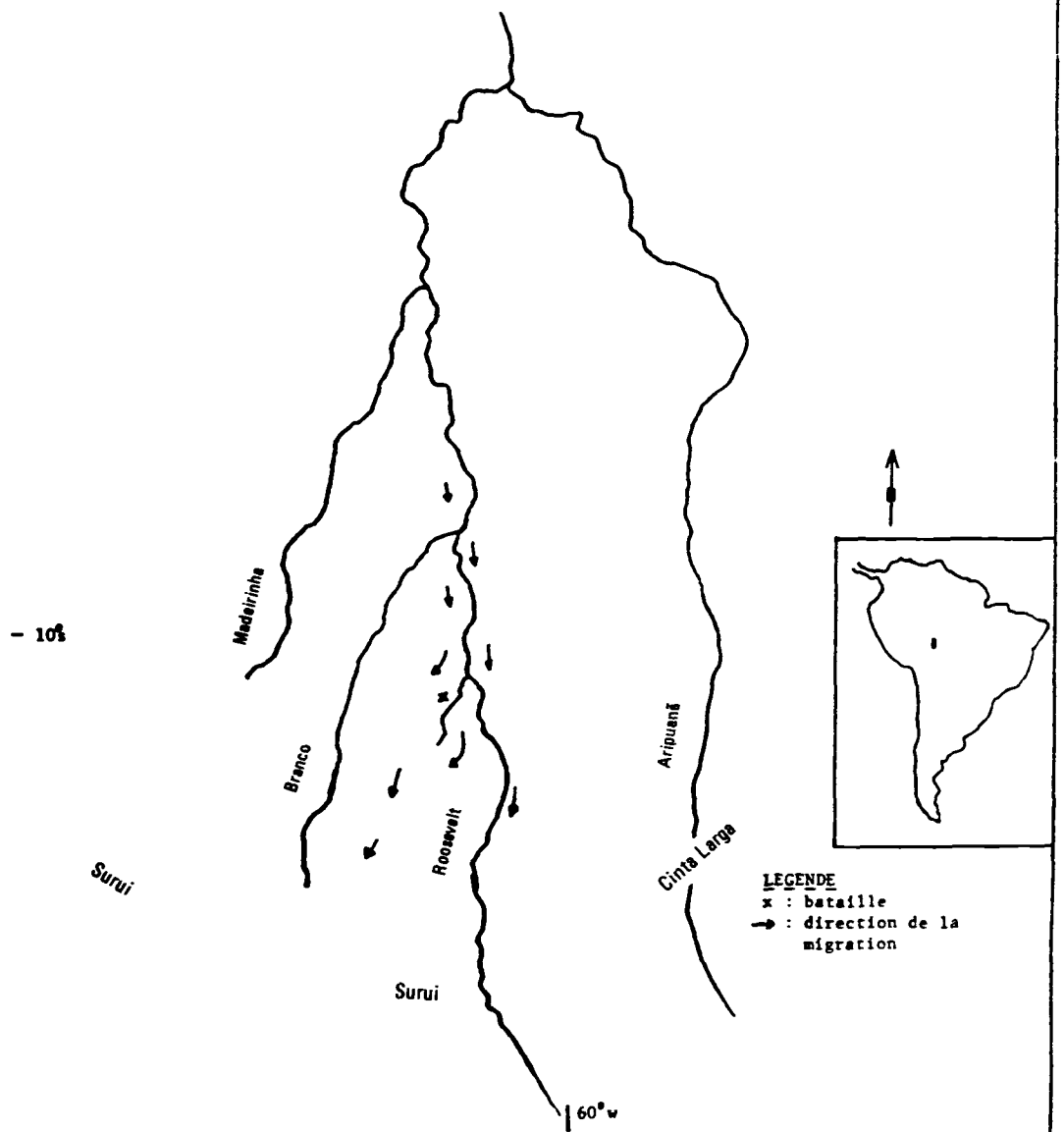
Au moment de l'établissement du contact officiel avec la société brésilienne, soit en octobre 1977, les *malocas* zoró étaient situées près du ruisseau Tiroteio, mais aussi aux sources de la rivière Branco et du ruisseau 14 de Abril (*A Folha de São Paulo*, le 21.01. 1977); sur la rive orientale de la rivière Branco (*A Folha de São Paulo*, le 02.08.1977); sur la rive orientale de la rivière Branco et à proximité du ruisseau Tiroiteio (*Isto é*, le

---

21 Dans la version du mythe de la création des peuples que nous avons recueillie, les Zoró nomment dix-neuf peuples en plus de leurs propres groupes locaux et des Blancs. Ils auraient vraisemblablement connu ces peuples lors de leurs migrations.

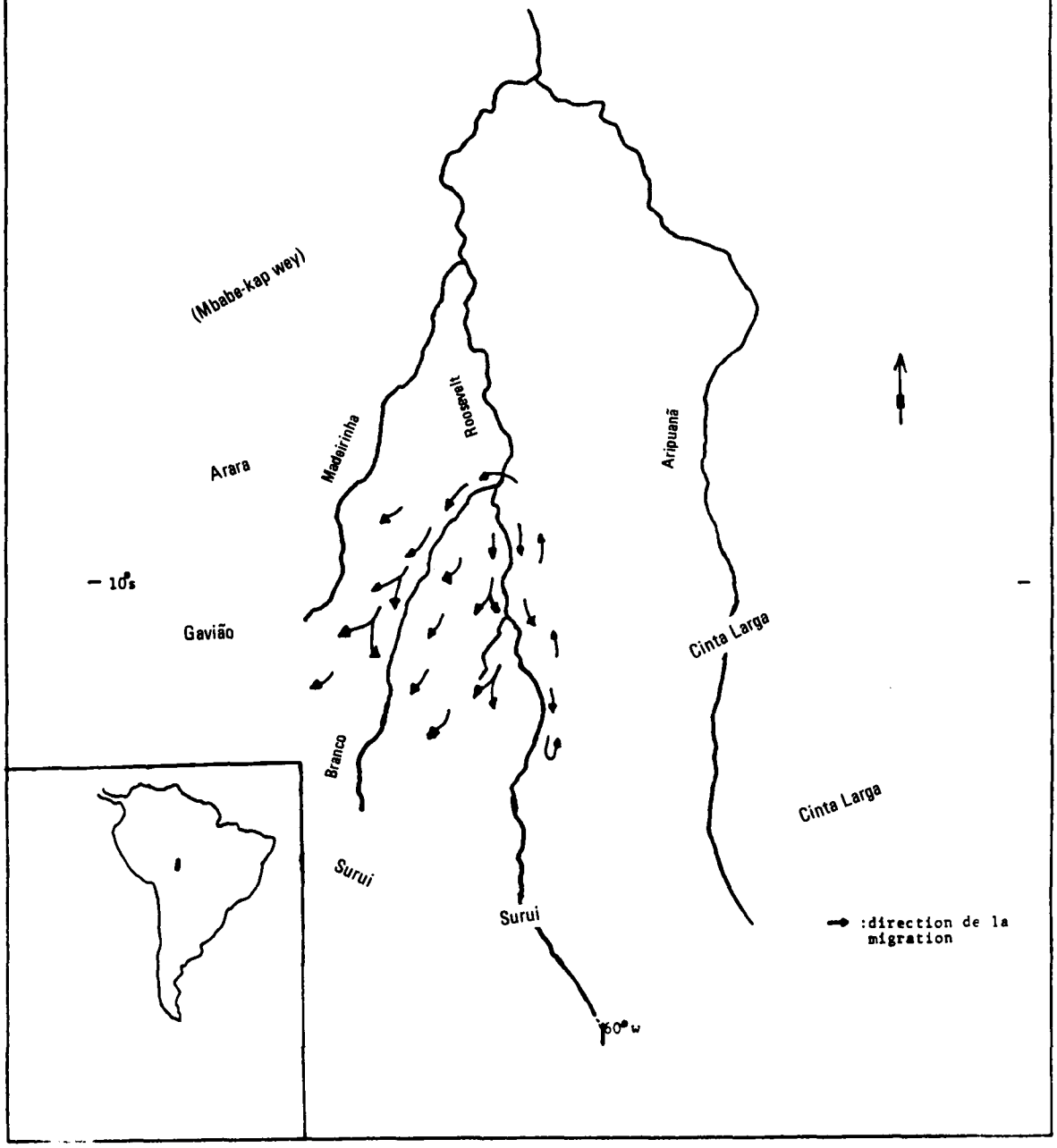
## CROQUIS 3

## LES ZORÓ ENTRE 1900 ET 1930



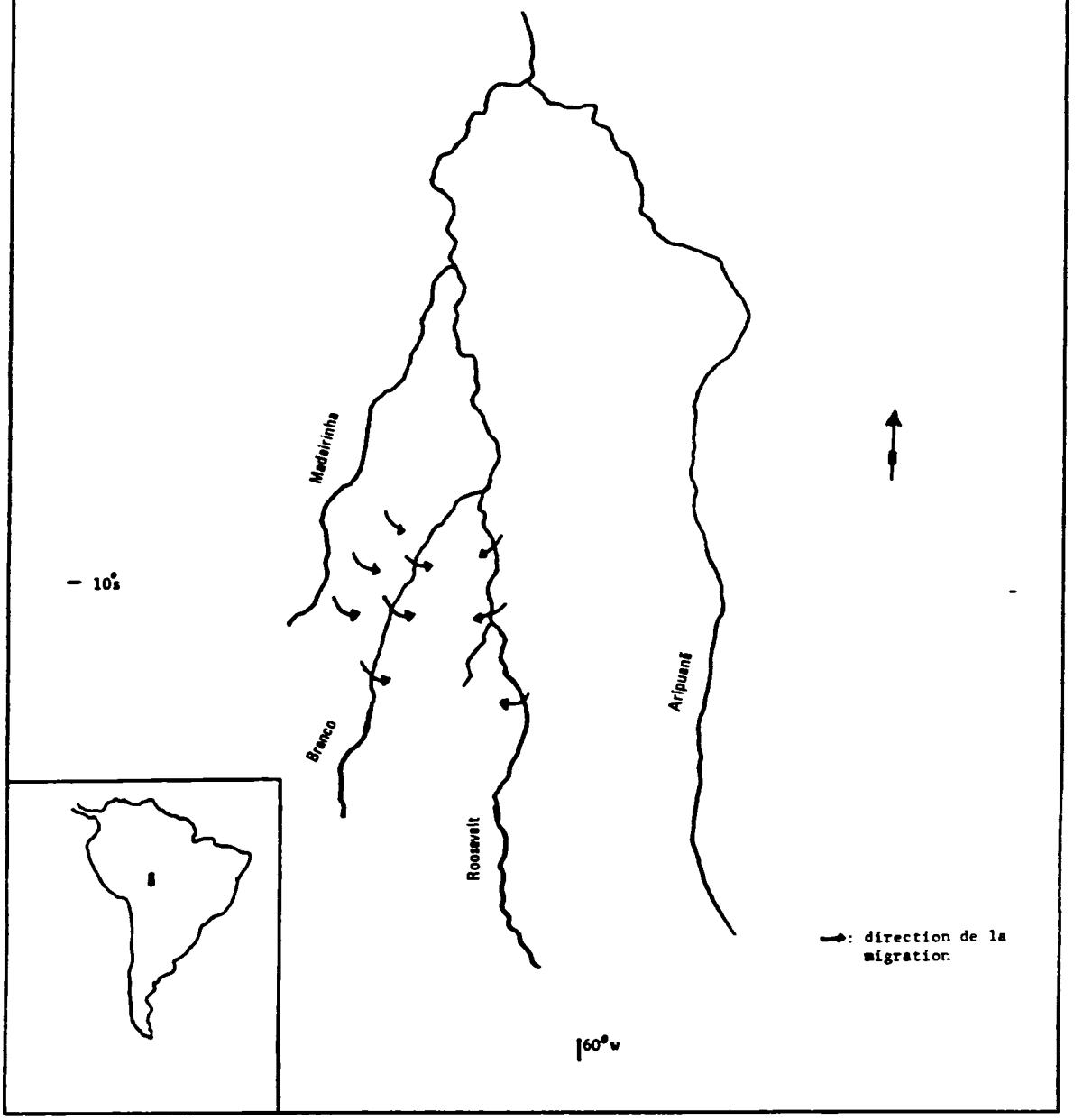
CROQUIS 4

EXPANSION ZORÓ VERS L'OUEST



## CROQUIS 5

## RETRAITE AU COEUR DU TERRITOIRE



31.08.1977); à proximité de la rivière Branco (*O Estado de São Paulo* et *O Jornal de Tarde*, le 13.10.1977); sur la rive occidentale de la rivière Roosevelt (*A Folha de São Paulo*, le 23.04.1978); près des ruisseaux Tiroteio et Canaã et de la rivière Branco (*Revista de Atualidade Indígena* 1978: 4).

Quoique l'on puisse soulever beaucoup de questions sur la localisation et l'emplacement exact des *malocas* zoró, ces informations sont véridiques quant à l'essentiel et conformes à ce que les Zoró nous racontent, à savoir, que le seul territoire laissé aux Zoró était celui compris entre la rivière Roosevelt et la rivière Branco.

## Groupes locaux et identité

Nous avons avancé l'hypothèse que l'identité pangeÿen, celle par laquelle on reconnaît maintenant les groupes zoró de jadis, serait récente. Nos données ethno-historiques nous poussent à croire que l'on pourrait difficilement parler des Zoró d'avant le contact comme d'une « tribu », dans le sens où ce mot est habituellement employé pour désigner un groupe humain numériquement restreint uni par une origine commune, des liens de solidarité interne, un sens d'appartenance et, parfois, une organisation du pouvoir centralisée. Il semble que les Zoró, au cours de leur histoire, n'aient jamais expérimenté une situation semblable jusqu'à l'époque de l'établissement du contact officiel. Ils formaient plutôt un ensemble de groupes locaux, aux dimensions démographiques très variables, autonomes au plan économique et politique et qui entretenaient des relations changeantes de guerre et d'alliance.

Une unité locale, dont les membres sont reliés par la parenté et l'alliance, économiquement auto-suffisante, ayant son propre leadership, abritée dans une grande maison collective, voilà ce que les Zoró connaissaient d'abord et avant tout. C'est l'unité la plus importante car la seule économiquement viable à long terme et la seule capable d'assurer une protection contre les attaques des ennemis, en plus de donner une base d'identité à tous ses membres, de leur inspirer des sentiments d'appartenance et de les unir par des liens de solidarité et de réciprocité. Autrement dit, si l'on avait demandé, il y a 100, 50 ou même 20 ans, à une personne qu'on identifie maintenant comme Zoró, quelle était sa « tribu », il est probable qu'elle aurait répondu en désignant son groupe local, celui où elle était née, ou, dans certains cas, celui où elle s'était mariée.

Le groupe local, qui correspond chez les Zoró à la maisonnée – sauf dans le cas des Nzabe-ap wey et des Pangeÿen tere, comme nous le verrons – est normalement constitué par un groupe de consanguins, réunis autour d'un homme qui associe le prestige qui lui vient de son habileté guerrière, ou de son contrôle des êtres non visibles, au fait d'avoir plus d'une épouse et, donc, plusieurs enfants. On y trouve aussi des affins, en particulier des belles-familles pas assez nombreuses pour constituer une maisonnée à elles seules et désireuses de s'associer, d'abord, et de se fondre, ensuite, avec un groupe local puissant. Il peut y avoir enfin des Zoró qui, ayant rompu avec leur propre groupe d'origine ou ayant fui une situation de guerre, sont venus y vivre même si le degré de parenté avec les autres habitants de la *maloca* n'est pas particulièrement significatif. Ceux-ci sont accueillis en hôtes et peuvent être intégrés au groupe.

Cette composition du groupe local – consanguins, affins et *ma wey*, les autres – permet un grand degré d'endogamie et elle est effectivement pratiquée dès que le respect de l'interdit de l'inceste le permet.

Les groupes locaux, par ailleurs, ne sont pas des unités figées à jamais, car la simple croissance démographique ou l'éclatement de querelles internes conduisent souvent une unité à se diviser ou à se fractionner, alimentant ainsi un processus très dynamique de rupture et de concentration de groupes qui ne va pas sans évoquer, à maints égards, ce qui se passe chez les Yanomamo[22]. Nous avons l'impression d'avoir à faire avec des groupes continuellement *in fieri*, à des phénomènes très dynamiques et toujours inachevés de définition et de redéfinition de groupes locaux. Par ailleurs, l'étude de leur système de parenté, tel que nous avons été en mesure de le comprendre, suggère que l'incessante reformulation des groupes locaux se trouve inscrite dans la structure sociale la plus profonde de cette société car la filiation est patrilinéaire et la résidence post-maritale tend vers la matri-uxorilocalité. Ainsi, par exemple, un garçon nzabe-ap qui épouse une fille ii-andar et qui termine sa vie dans sa propre *maloca* partagera le long de cette trajectoire la vie de trois groupes locaux différents: celui de son père, celui de son beau-père et, s'il a plusieurs femmes et un nombre élevé d'enfants, son propre groupe, si éphémère soit-il.

La définition des groupes locaux suit aussi les chemins de la guerre, comme nous l'avons déjà mentionné. On peut facilement imaginer comment les conflits peuvent provoquer des divisions à l'intérieur du groupe local, mais les conflits et la guerre sont souvent l'occasion de l'intégration de nouveaux membres. Nous en avons un exemple dans l'épisode qui suit.

Il y a environ 40 ans, le groupe des Nzabe-ap wey, au cours de sa migration vers le sud, trouva la *maloca* des Mbeum wey sur la rive droite de la rivière Roosevelt, là où la rivière Branco la rejoint (cf. croquis 2). La *maloca* se trouvait exactement en face de la petite île[23]. Une violente bataille s'engagea entre les deux groupes et elle se solda par la défaite des Mbeum wey. La plupart de ces derniers furent alors tués et mangés et les quelques survivants furent intégrés au groupe des Nzabe-ap wey. Avec le temps, deux garçons mbeum se marièrent à des filles nzabe-ap et demeurèrent avec les Nzabe-ap wey toute leur vie. Une fille mbeum épousa un garçon pabi[24] et amena son mari avec elle chez les Nzabe-ap wey. Les deux seules personnes d'ascendance mbe-um encore en vie à l'été de 1985 étaient considérées, à toutes fins utiles, comme des Nzabe-ap wey et leurs descendants aussi[25].

Les groupes locaux zoró partagent avec les Gavião, avec les Cinta Larga et en bonne partie aussi avec les Suruí, l'ensemble de leur culture matérielle, de leur vision du monde, de leur structure sociale, de leur mode de subsistance et pratiquement tous les autres aspects de leur vie[26]. Seule la langue représente un élément discriminant. Comme nous l'avons mentionné, la langue parlée par les groupes zoró est une variante de la langue parlée par les Cinta Larga, les Gavião et les Aruá (Moore 1984: IV) et appartient à la famille linguistique mondé, une des huit familles qui composent le grand stock tupi (Rodrigues 1974).

---

22 Cf. Biocca (1968); Chagnon (1968); Lizot (1984).

23 Pour avoir pris part à ces événements, notre interlocuteur était en mesure d'apporter des détails qui échappaient à d'autres.

24 Nom que les Zoró donnent aux Gavião.

25 Les descendants de la femme mbe-um, par contre, sont considérés comme des Pabi comme leur père.

26 Nous ne savons pas si ceci vaut pour les Aruá car, à notre connaissance, il n'existe aucune étude sur ce peuple.

Elle est l'élément commun des groupes zoró et elle les distingue des groupes locaux tupi-mondé voisins. Cette différence au niveau linguistique pourrait expliquer pourquoi, même quand certains groupes zoró habitaient avec les Gavião un territoire situé aux sources de la rivière Madeirinha et, donc, pendant une certaine période eurent une histoire commune, les deux peuples ne se sont pas fusionnés.

Quand nous parlons des Zoró d'avant l'arrivée des Blancs, nous faisons référence à un ensemble de groupes locaux habitant un territoire contigu et parlant une même langue.

À une époque que nous n'avons pas réussi à préciser, mais sûrement avant les bouleversements produits par l'arrivée massive des Blancs – probablement entre les années 1950 et la fin des années 1960 – nous savons qu'il y avait, au moins, les groupes locaux suivants : les Nzabe-ap wey, avec trois *malocas*, les Nijoiki wey, les Njei wey, les Pamakangym ey, les Mantchin ey, les Ii-andar ey, les Pewey, les Angoi ey et, probablement, les Kirey[27], chacun avec une seule *maloca*. D'autres Zoró étaient désignés sous le nom de Pangeÿen tere et habitaient cinq *malocas*. Bref, il y avait neuf ou dix groupes locaux distribués en quinze ou seize *malocas*.

On pourrait croire que le groupe Pangeÿen tere était le groupe principal, le noyau en train de s'agrandir et d'incorporer les autres groupes locaux, du fait de son nom – tere signifie « vrai » – et d'habiter cinq *malocas*. Tel n'était pas le cas. En effet, les Pangeÿen tere étaient ceux qui, ayant perdu ou renoncé à une identité locale particulière, n'en avaient pas encore adopté une autre. C'étaient, par exemple, des gens qui, tout en ayant une ascendance patrilinéaire gavião ou suruí, étaient considérés comme des Zoró, sans être pour autant rattachés à un groupe local précis ni avoir assez de descendants pour former leur propre groupe local; les Pangeÿen tere étaient des gens qui, ayant abandonné une *maloca*, ne s'étaient pas encore ralliés à une autre et vivaient donc à leur propre compte; les Pangeÿen tere étaient, plus récemment, des survivants de groupes locaux exterminés par les épidémies et par les Blancs. Bref, les Pangeÿen tere étaient des gens d'origine différente, sans véritables liens de solidarité entre eux, en voie de différenciation en groupes locaux mieux identifiés, ou en attente de se rattacher à des groupes locaux existants.

Par exemple, deux frères qui à l'âge adulte ont décidé de se séparer de leur groupe et de former leur propre *maloca* sont considérés comme des Pangeÿen tere. À partir de ce moment ils n'appartiennent plus au groupe local de leur père, ni à celui de leur,

27 Nous ne savons pas exactement si les Kirey étaient un groupe local au même titre que les neuf autres ou si ce mot ne définirait pas plutôt une catégorie très grande de Zoró qui engloberait tous ceux qui n'étaient pas Pewey. En effet, Kirey signifie « les gens blancs » et Pewey « les gens foncés ». Parlant de cela, un de nos informateurs a dit que tous les groupes locaux, sauf bien sûr les Pewey, étaient Kirey. Nous avons alors pensé à deux moitiés, mais notre hypothèse s'est infirmée lorsqu'on nous a appris que les Pewey avaient été ainsi nommés seulement à cause de la couleur plus foncée de leur peau. « Comme il y a des Yara (Occidentaux) blancs et des Yara noirs – nous disaient les informateurs – il y a des Zoró blancs (les Kirey) et des Zoró noirs (les Pewey) ». L'hypothèse des deux moitiés s'est dissoute davantage lorsque, après de longues conversations et observations, nous en sommes arrivé à la conclusion qu'aucune raison de complémentarité ou d'opposition, fût-elle rituelle, économique ou relative au mariage, ne justifiait l'existence de deux moitiés chez les Zoró. D'autre part, à la faveur de l'hypothèse qui veut que les Kirey soient un groupe local comme les autres milite le fait que dans notre recensement nous avons un petit ensemble de Zoró, cinq en tout, qui n'ont jamais été identifiés autrement que comme des Kirey et s'ils sont maintenant si peu nombreux, nous a-t-on appris, c'est parce que les autres sont tous morts. Les deux possibilités nous paraissent susceptibles d'être retenues. Nous ne sommes pas en mesure de trancher la question dans l'état actuel de nos connaissances. Ajoutons simplement que Lovold (1986) semble considérer les Kirey comme un groupe local exactement comme les autres.

beau-père, même si parfois on les considérait encore comme tels. On ne considère pas non plus ces deux nouvelles *malocas* comme des groupes locaux au même titre que les autres.

Des jeunes gens, qui nous ont été signalés comme étant des Pangeỹen tere, ont perdu leur père tout de suite après l'établissement du contact officiel et, à cause de la situation nouvelle qui altéra profondément la structure sociale zoró, on ne sut plus à quelle *maloca* les rattacher, d'autant plus que leurs grands-parents aussi étaient morts et que les oncles patrilatéraux s'étaient établis dans des *malocas* nouvelles. Devant ce « vide » social on les considéra comme des Pangeỹen tere.

## Les relations sociales de parenté

Le cas des jeunes Pangeỹen tere montre bien que les relations de parenté constituent la trame du tissu social et l'espace à l'intérieur duquel chacun et chacune trouve une place.

La terminologie de leur système semble être de type dravidien. Le système est cognatique dans l'ensemble, mais on peut y déceler une tendance patrilinéaire car les enfants – engendrés par le père, selon la génétique zoró – sont considérés comme appartenant au groupe du père, même s'ils naissent, comme c'est parfois le cas, alors que le père se trouve encore en résidence post-maritale matri-uxorilocale.

Les Zoró se marient de préférence entre eux et même, quand cela est possible, à l'intérieur du groupe local. La tendance à l'endogamie est favorisée par la composition même de celui-ci car, comme on l'a vu, il accueille un nombre élevé de personnes non nécessairement unies par des liens de parenté. En raison de ce type de mariage, les consanguins se confondent très souvent avec les affins et vice versa. Quoique nos données soient encore incomplètes, nous croyons que le mariage avunculaire et le mariage entre cousins croisés[28] soient les unions préférées, au moins statistiquement parlant, car ils comptent pour 63,62% des cas que nous avons pu analyser en profondeur[29]. Le mariage entre cousins parallèles, par contre, est considéré comme incestueux car il équivaut à un mariage entre frère et sœur. La résidence post-maritale pour les hommes tend vers la matri-uxorilocalité, quoiqu'on puisse difficilement parler d'une règle ferme. Par ailleurs, les mariages endogames rendent académique une telle question.

S'il en a le désir, et s'il y a assez de femmes disponibles, l'homme zoró peut prendre une deuxième et même une troisième femme; cependant cette pratique est plutôt rare. Chez les Zoró que nous avons connus, seulement quatre hommes ont déjà eu plus d'une femme à la fois.

Le divorce est connu et, à l'occasion, pratiqué, mais il semble qu'il soit peu fréquent. Nous ne connaissons qu'un cas de divorce entre Zoró, et les raisons nous en sont inconnues.

---

28 Il est important de préciser que nous parlons ici de cousins croisés comme les Zoró eux-mêmes les définissent, c'est-à-dire, n'importe quel cousin, patrilatéral ou matrilatéral et de quelque génération que ce soit. Bref, tout cousin sauf le cousin parallèle. Il va de soi que cette définition n'est pas celle formulée par Lévi-Strauss (1949, cf. aussi 1958) pour conceptualiser les cousins croisés unilinéaires ou issus de classes unilinéaires.

29 Par ailleurs, Bontkes et Bontkes (1974) ont trouvé que ces deux types de mariage comptent pour 100% des 78 cas qu'ils ont étudiés chez les Suruí voisins. À notre connaissance c'est la première fois que l'on trouve une population qui suive la règle du mariage de façon aussi unanime.

## Le pouvoir politique

Il semble bien qu'il n'y ait pas de chef dont l'autorité s'étende sur l'ensemble de la population zoró. Cela découle logiquement, à notre avis, du principe d'autonomie propre à chaque groupe local. Il semble même que les groupes n'aient pas non plus de chef, tout au moins en temps de paix.

Chaque maisonnée a son *nza-wi-yai*, c'est-à-dire, un maître de *maloca*, reconnaissable dès que l'on entre dans celle-ci car il en occupe la « place d'honneur », un lieu situé immédiatement en arrière de la section réservée aux feux (cf. croquis 6).

Son pouvoir s'exerce surtout sur sa ou ses femme(s) et sur ses filles et fils non mariés. Il entretient des relations de collaboration, d'échange et d'alliance avec les autres membres de la maisonnée, mais jamais de relations de domination. On lui accorde plus d'importance qu'aux autres hommes mariés de la maison, mais pas plus de pouvoir.

Il peut toutefois accroître son importance et parvenir à exercer une influence certaine sur la conduite et la pensée des autres membres de sa maisonnée quand il s'engage dans la voie du chamanisme et finit par être reconnu comme *wãwã*, chamane[30]. Chaque maisonnée en a au moins un et quand il n'y en a qu'un seul, c'est presque toujours le maître même de la *maloca*.

## La subsistance

Au cours des migrations dont nous avons parlé plus haut et qui, dans leurs dernières phases, les ont menés du nord au sud, les Zoró sont passés de la plaine formée par l'Amazone et ses affluents aux collines qui forment les premiers contreforts du bouclier brésilien. Toute cette région est couverte par la forêt tropicale humide, traversée dans toutes les directions par un réseau inextricable de ruisseaux et par les quelques rivières que nous avons déjà mentionnées. Cette forêt est très riche en espèces animales et végétales, mais à la luxuriante variété des espèces fait pendant la grande dispersion des individus.

Au fil des siècles, cet écosystème leur étant devenu familier, les Zoró ont appris à se servir de cet immense réservoir de biomasse qu'est la forêt amazonienne sans l'épuiser ni en altérer le fonctionnement. Au contraire, dans un certain sens, ils en sont devenus partie intégrante. Ils possèdent des connaissances surprenantes en zoologie, en botanique et en sciences naturelles qui leur permettent de tirer de la forêt tout ce dont ils ont besoin et de faire le meilleur usage des propriétés spécifiques à chaque espèce, végétale et animale.

Comme un grand nombre de peuples de l'Amazonie, et tous les Tupi-Mondé, les Zoró pratiquent une économie mixte dans laquelle les produits de la chasse et de l'horticulture sont intégrés aux produits de la cueillette et de la pêche.

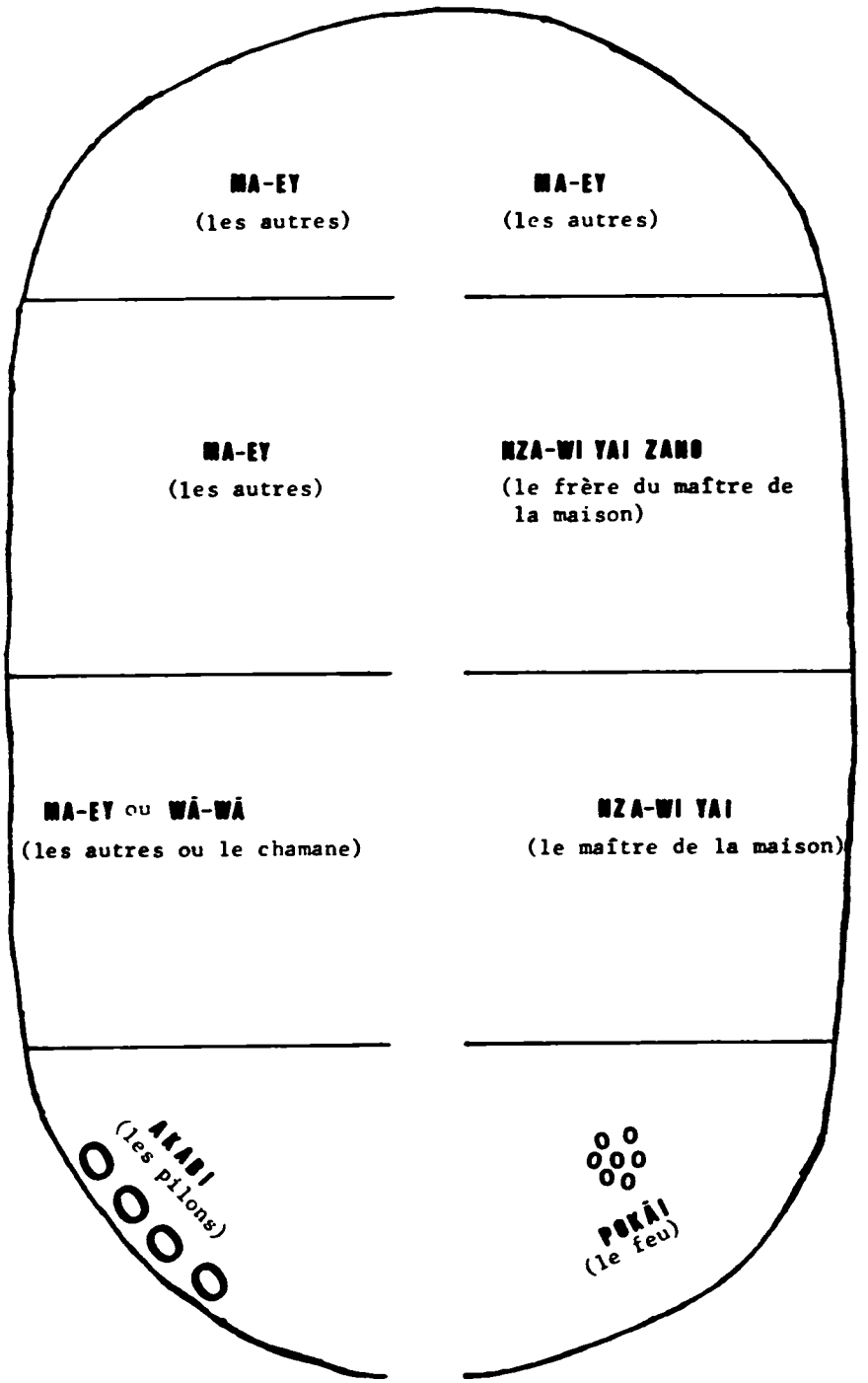
L'élevage d'un type de larves, *mborovey*, dans la moisissure du maïs utilisé pour préparer les boissons, et l'élevage occasionnel de quelques cochons sauvages, marsupiaux, singes ou gros oiseaux complètent l'éventail des activités connues et pratiquées pour s'approvisionner en nourriture.

---

30 Nous ne connaissons pas l'étymologie exacte du signifiant *wãwã*, mais par la description de ses activités, par le récit de ses relations avec les êtres non visibles et par les faits que nous avons observés, nous croyons pouvoir à bon droit traduire *wãwã* par chamane.

## CROQUIS 6

## LA DISTRIBUTION DE L'ESPACE À L'INTÉRIEUR DE LA *MALOCA*



Toutes ces activités, groupées sous la rubrique « activités de subsistance », produisent bien sûr de la nourriture, mais davantage en réalité.

Prenons la chasse. Le cochon sauvage (*Tayassu pecari* et *Tayssu tajacu*) est sans doute une source de nourriture, mais son poil est employé pour orner les flèches, alors que ses défenses sont utilisées comme outil servant à polir les arcs.

En ce qui concerne la pêche, les dents très affilées des *iinhen wop* (*Pygocentrus nattereri*) sont utilisées pour couper les cheveux et les sourcils.

La culture du coton (*Gossypium barbadense*), du tabac (*Nicotiana tabacum*), du roucou (*Bixa orellana*) et des gourdes (*Crescentia cujete*) sert également à des fins autres qu'alimentaires. Les feuilles de maïs (*Zea mays*) constituent le « papier » avec lequel les *wãwania* roulent leurs cigarettes; les enfants se fabriquent des perruques avec les filaments; les grains sont placés dans une gourde pour en faire un hochet, et l'épi dégrainé sert de bouchon pour fermer le hochet, ou encore de « papier hygiénique ».

La cueillette des produits de la forêt, finalement, est elle aussi une activité dans laquelle les fins alimentaires ne représentent qu'une partie de l'ensemble. Qu'il suffise de dire que toute la culture matérielle des Zoró, aussi bien l'énorme *maloca* que les délicates ceintures de grains blancs, en passant par tous les instruments de chasse, de cuisine, de musique et de loisir, provient des matériaux cueillis en forêt.

Bref, les Zoró ne distinguent pas à proprement parler entre les activités de subsistance et les autres activités de la vie. Au contraire, toutes ces activités: subsistance, loisir, relations sociales, développement des connaissances, etc., forment une unité bien intégrée. Pour cette raison, il est difficile de calculer le temps que les Zoró consacrent à la subsistance.

À l'occasion d'une partie de chasse, le jeune homme zoró accomplit en même temps une quantité si grande d'autres tâches non directement reliées à la chasse qu'il nous est extrêmement difficile de déterminer exactement le temps alloué à chacune d'elles.

La même chose vaut pour la femme qui va travailler au jardin : elle s'arrête pour converser avec les amies, prend soin des enfants, se baigne dans un ruisseau, cherche des tubercules, enfin elle vit.

## ⊠ La situation actuelle

Nous ne pourrions terminer sans mentionner ce qu'il advient maintenant de ce peuple. L'arrivée massive des Occidentaux dans la région (cf. Brunelli 1985b) a eu des conséquences profondes sur le peuple zoró.

Vers la moitié des années 1970, comme nous l'avons déjà mentionné, les Zoró avaient perdu la plupart de leur territoire et une bonne partie de leur population. Des groupes locaux entiers avaient disparu et les quelques centaines de Zoró survivants, passant outre les querelles et les divisions traditionnelles, se réunirent dans quelques *malocas*.

L'établissement d'un poste de la FUNAI compléta la désactivation des mécanismes de définition des groupes locaux et bientôt tous les Zoró furent réunis dans un seul village où ils perdirent toute liberté de mouvement et tout droit de décider de leur sort.

Un nouveau chapitre de leur histoire commença à partir de ce moment, au cours duquel les Pangeÿen se transformèrent en Zoró. De profondes transformations économiques et sociales furent imposées alors que des changements radicaux virent le jour au niveau politique et religieux.

D'autre part, la FUNAI ne s'occupa pas de définir légalement le territoire qu'ils avaient réussi à garder et ne voulut pas s'opposer aux colons qui commencèrent à l'envahir. Durant l'été 1985, les Zoró furent ainsi obligés de reprendre leurs armes (Brunelli et Cloutier 1986) pour essayer encore une fois, mais sans succès, d'arrêter l'expansion de la société brésilienne.

## BIBLIOGRAPHIE

### Ouvrages


ARNAUD E. et R. Cortez
1976 « Aripuanã : considerações preliminares », *Acta Amazônica*, 6, 4 Suplemento: 11-31.

BIOCCA E.
1968 *Yanoama, Récit d'une femme brésilienne enlevée par les Indiens*. Paris: Librairie Plon.

*Boletim do CIMI*
1975 « O encontro de Porto Velho », 4, 20: 207-219.
1976 « Situação dos índios Surui, Munxor e Cinta Larga », 5, 31: 22-24.

BONTKES W. et C. Bontkes
1974 *On Surui (Tupian) Social Organization*. Summer Institute of Linguistics. (Ms).

BRUNELLI G.
1985a « Bebe! Bebe!... Jikkoi! Les Zorós vont à la chasse », *Recherches Amérindiennes au Québec*, XV, 3: 45-57.
1985b *Le développement contre les Indiens*, communication présentée au congrès « Sud/Sud — Rapports entre l'Afrique, l'Amérique latine et les Caraïbes », réunion conjointe de l'ACELAC et l'ACEA, 15-17 mai 1985, McGill University, Montréal.
1987 *Des esprits aux microbes, santé et société en transformation chez les Zoró de l'Amazonie brésilienne*. Thèse de maîtrise en anthropologie, Université de Montréal.

BRUNELLI G. et S. Cloutier
1986 « Zorós et colons: encore une guerre en Amazonie », *Recherches Amérindiennes au Québec*, XVI, 2-3: 152-156.

CHAGNON N.A.
1968 *Yanomamö, The Fierce People*. New York: Holt, Rinehart & Winston.

CHIAPPINO J.
1975 *The Brazilian Indigenous Problem and Policy: The Aripuana Park*. Copenhague et Genève: Amazind et IWGIA Document.

COIMBRA C.E.A. Jr.
1980 *Relatório das atividades de pesquisa desenvolvidas por Carlos Everaldo Alvares Coimbra Junior entre os Suruí do Posto Indígena 7 de Setembro, no Território Federal de Rondônia, no período 25.12.79 a 17.01.80.* (Ms).

DAVIDSON D.M.
1970 *River and Empire in Madeira Route and the Incorporation of the Brazilian Far-West, 1737-1808.* Thèse de doctorat présentée à Yale University.

DESCOLA P.
1981 « From Scattered to Nucleated Settlement : A Process of Socioeconomic Change among the Achuar », in N.E. Whitten (éd.), *Cultural Transformations and Ethnicity in Modern Ecuador.* Urbana: University of Illinois Press.

GAMBINI R.
1983 *Relatório de visita à Frente de Atração Zoró.* (Ms).
1984 *Segundo relatório de visita à Frente de Atração Zoró.* (Ms).
1985 « O que aprendi entre os Zoró », *Viver* 1, 3: 26-29.

HEMMING J.
1978 *Red Gold. The Conquest of the Brazilian Indians.* Londres: MacMillan.

KAPLAN J.O.
1975 *The Piaroa. A People of the Orinoco Basin.* Oxford: Clarendon Press.

LÉVI-STRAUSS C.
1949 *Les structures élémentaires de la parenté.* Paris: Presses Universitaires de France.
1955 *Tristes tropiques.* Paris: Librairie Plon.
1958 *Anthropologie structurale.* Paris: Librairie Plon.

LIZOT J.
1984 « Histoire, organisation et évolution du peuplement Yanomami », *L'Homme*, XXIV, 2: 5-40.

LOVOLD L.
1986 « First He Locked Them in: A Creation Myth among the Gavião and the Zoró Indians of Brazil », in A. Skar et F. Salomon (éds), *Natives and Neighbors in Indigenous South America : Anthropological Essays.* Gothenburg: Acta Universitatis Gotemburgensis.

LOVOLD L. et E. Forseth
1982 *Relatório preliminar : trabalho de campo antropológico.* (Ms).

MINDLIN E.L.
1984 *Os Suruí da Rondônia.* Thèse de doctorat présentée à la Pontifícia Universidade Católica de São Paulo.

MOORE A.D.
1981 « The Gavião, Zoró, and Arara Indians », in *In The Path of Polonoroeste : Endangered Peoples of Western Brazil*, Cultural Survival Occasional Paper No 6: 46-52.
1984 *Syntax of the Language of the Gavião Indians of Rondônia, Brazil.* Thèse de doctorat présentée à la City University of New York.

NIMUENDAJÚ C.
1925 « As tribus do Alto Madeira », *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, N.S., 17: 137-172.

NIMUENDAJÚ C.
1948 « The Cawahib, Parintintin and Their Neighbors »: 283-292, in J.H. Steward (éd.), *Handbook of South American Indians*. Washington, D.C.: United States Government Printing Office, vol. 3.

PRAXEDES C.
1977 « Primeiro Encontro com os Indios Zorós », *Revista Geográfica Universal*, 38: 68-79.

*Revista de Atualidade Indígena*
1978 « Apoena conta a atração dos Zorós », 2, 10: 2-8.

RODRIGUES A.D.
1964 « A classificação do tronco linguístico Tupí », *Revista Antropológica*, 12, 1-2: 99-104.
1974 « Linguistic Groups of Amazonia », in P.J. Lyon (éd.), *Native South America*. Boston: Little Brown & Company.

ROOSEVELT T.
1919 *Through the Brazilian Wilderness*. New York: Charles Scribner's Sons.

VERSWIJVER G.
1978 *Enquête ethnographique chez les Kayapo-Mekragnoti: contribution à l'étude de la dynamique des groupes locaux (scissions et regroupements)*. Thèse présentée à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.

**Articles de journaux**

*A Folha de São Paulo*
21.01.1977 « Sertanista tentará a atração dos Zoró. »
27.01.1977 « O Perigo branco. »
02.08.1977 « Apoena vai contatar os índios Zoró. »
30.08.1977 « FUNAI adia encontro com índios Zoró. »
23.04.1978 « Meirelles anuncia a visita do director da FUNAI a Rondônia. »

*Isto é*
31.08.1977 « Apoena volta à salva. »

*O Estado de São Paulo*
09.12.1976 « Apoena pede nova expedição. »
21.01.1977 « Sertanistas querem chegar aos Zorós antes dos peões. »
13.10.1977 « Começa atração de índios em Rondônia. »
08.11.1977 « Sertanista pede criação de nova reserva indígena. »
30.12.1977 « Gripe contamina tribo. »

*O Jornal da Tarde*
13.10.1977 « Apoena parte em busca dos Zorós. »

*O Jornal do Brasil*
23.01.1977 « FUNAI tenta atrair Cabeças Secas que correm sérios riscos em Rondônia. »

## RÉSUMÉ / ABSTRACT

*Migrations, guerres et identité : faits ethno-historiques zoró*

Au cœur de la forêt amazonienne, l'identité ethnique n'est pas une donnée invariable et la notion même de tribu éclate face aux mouvements très dynamiques de concentration et de dispersion des populations. Des chercheurs ont récemment entrepris d'élaborer les instruments conceptuels capables d'en rendre compte. Cet article retrace l'ethno-histoire des Zoró dans cette perspective. L'auteur montre que le peuple connu aujourd'hui sous le nom de Zoró était jadis un ensemble de groupes locaux aux contours indéfinis, souvent en guerre entre eux et engagés dans des migrations importantes. L'arrivée des Blancs a signifié la fin des guerres et des migrations et désactivé les mécanismes de concentration et de dispersion. L'identité zoró a ainsi été figée.

*Migration, War and Identity : Zoró Ethno-history*

In the heart of the Amazonian rain forest, ethnic identity is not a constant frozen for all time. Even the concept of « tribe » loses its significance given the ebb and flow of populations constantly breaking up and reforming. Recently, attempts have been made to create a conceptual framework able to account for the dynamic nature of ethnic identity. Within this perspective, the ethno-history of the Zoró is reconstructed. The author shows that the people known today as the Zoró were formerly a poorly defined collection of local groups, quite often at war with each other and involved in extensive migrations. The coming of the White man brought an end to their wars and migrations and thus deactivated the mechanisms responsible for dispersal and reformation. Only then did Zoró identity take shape.

Gilio Brunelli
Département d'anthropologie
Université de Montréal
C.P. 6128, succ. A
Montréal (Québec)
Canada H3C 3J7